

CHAPITRE III

INCIDENTS A LA FRONTIÈRE ET A LA CHAMBRE

OCTOBRE 1904.-JANVIER 1905.

Inondation d'Aïn Sefra. - Visite de Jonnart et interpellation de Jaurès à la Chambre. - Reconnaissance des groupes de Berguent et de Forthassa Gharbia. - Contre-rezzou au Sud-Ouest d'Aïn Sefra. - Combat de Garet Douifa.

Aïn Sefra, le 26 octobre 1904.

A MA SOEUR.

Tu sais par les journaux quels sinistres jours nous venons de traverser ici. Il y a eu dix heures atroces en face de ce village s'en allant en miettes sous nos yeux sans pouvoir rien faire, ni traverser l'oued. Ce n'est qu'à dix heures du soir avec de l'eau jusqu'au ventre que j'ai pu gagner l'autre rive.

Trente victimes - tout le monde ruiné.

La redoute où je suis, très élevée, n'a rien eu - mais a servi d'abri. Nous menons une vie de naufragés. Le gouverneur arrive samedi 29, mais tu juges ce que c'est que d'organiser son voyage et son installation dans de pareilles conditions.

Il poussera jusqu'à Bechar et rentrera ici le 6. Je reste donc en l'air jusque-là.

Tu sais que Jaurès a engagé la bataille contre moi ; cela me flatte assez d'avoir un tel adversaire. Si j'y saute, je jouirai vraiment de me reposer un peu et j'irai me faire dorloter par vous tous pendant un an.

Aïn Serra. le 27 octobre 1904.

A E. ÉTIENNE.

Je lis dans les journaux que l'interpellation Jaurès viendra le 2 ou le 3 novembre à la Chambre et que vous y prendrez la parole; je sais d'avance que c'est pour me défendre. Mais c'est un comble de penser que j'ai à être défendu, après avoir réussi depuis treize mois à préserver les 800 kilomètres de frontière de tout incident, après avoir évité qu'une goutte de sang français ne soit répandue, après n'avoir pas pris une seule mesure qui ne soit une mesure de protection, connue et approuvée par mes chefs.

M. Jaurès, documenté inexactement par tous ceux que je gêne, se faisant en cela l'agent (inconscient je veux le croire) d'une double camarilla, va m'abîmer à fond. M. Delcassé lui répondra au nom du gouvernement. Comment serai-je soutenu ?

C'est vous qui allez remplacer ceux qui devraient me couvrir et je ne m'en plains pas. Mais je ne veux pas sortir de là diminué, avec une autorité amoindrie, sinon je serai forcé de m'en aller.

Je vous demande donc deux choses : d'abord de ne pas plaider les circonstances atténuantes, mais d'attaquer et de montrer toute la duplicité et le mensonge d'une campagne qui présente mon rôle et mon oeuvre sous l'aspect précisément inverse de ce que j'ai fait, puis de vous attacher bien moins à couvrir ma personne de fleurs, comme votre amitié peut vous y entraîner, qu'à prendre pied à pied les arguments adverses en ne les laissant pas debout.

Vous avez lu *L'Humanité* du 14 octobre qui donne déjà probablement les éléments de l'interpellation. Elle est réfutable point par point.

1. Il y a d'abord trop de mauvaise foi à avoir fait ainsi tout un échafaudage sur cette affaire de Ras el Aïn, simple mesure de précaution motivée par la protection de la frontière algérienne contre Bou Amama, en territoire neutre pour ainsi dire, puisque Ras el Aïn est au Sud de la frontière délimitée. Un marché mixte y est prévu. Il se trouve dans la zone Sud du Teniet Sassi, que les instructions que j'ai reçues assignaient à ma surveillance active. Cette mesure a été prise sans la moindre pensée offensive. Je l'ai assez prouvé en interdisant cette action par la force, sauf quand il s'est agi d'empêcher le massacre du marabout de Guefalt et de son monde.

2. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette façon de me mettre toujours et seul en cause ? N'ai-je pas des chefs ? J'ai rendu compte à tous, division, 19e corps, gouverneur, avant de mettre une seule reconnaissance en mouvement, en leur envoyant copie des instructions que je donnais. Je n'ai donc rien fait en sourdine. On avait dix fois le temps de m'arrêter et de me donner contre-ordre. On a au contraire laissé faire et approuvé. Pourquoi donc alors me mettre toujours en cause, sinon parce qu'une coterie veut se débarrasser de ma personne ?

3. Enfin il faudrait tuer dans l'oeuf cette légende que j'ai voulu prendre Bou Amama et que je l'ai raté. Je n'ai cessé de répéter qu'on ne prenait pas Bou Amama, je le savais au Maroc, au Nord du parallèle du Teniet Sassi, territoire que je me regardais comme interdit, tandis que, sincèrement, au Sud du parallèle, je ne me regardais pas comme au Maroc. La frontière y est indéterminée; c'est un pays de nomades et le point d'eau de Ras el Aïn est utilisé communément par les tribus algériennes et par les tribus marocaines.

4. Ce que j'espérais, je l'avoue franchement, parce que Rekina m'en donnait spontanément l'assurance avec insistance, c'est qu'il allait presser Bou Amama par le Nord en territoire marocain et que celui-ci, acculé entre lui et nous, déguerpissait plus loin; c'est précisément parce que la mehalla a flanché que j'ai dû rester en observation et maintenir mon contre-torpilleur, puisque le torpilleur était toujours là.

5. *L'Humanité* s'élève contre mon « autonomie » : d'après elle je ne dépends que du gouverneur et j'échappe à l'autorité militaire; elle demande qu'on me fasse rentrer dans le rang.

Vous avez vu sur place ce qu'il en est. Mon « autonomie » n'existe que sur le papier; j'ai en tout et pour tout le droit de mouvoir mes détachements sans attendre d'ordre pour assurer la sécurité. Or les résultats sont là et rien d'efficace n'est possible sans cela, mais je ne puis écrire une seule ligne directement au gouverneur ; tout est adressé au général de division, qui transmet; s'il y a quelque chose à transformer, c'est cela, car c'est de cette triadité de direction que viennent toutes les difficultés.

Ce que cette soi-disant autonomie me donne de plus clair, c'est toute la responsabilité, tous les risques.

6. *L'Humanité* m'accuse d'entretenir chez M. Jonnart l'illusion de la nécessité de gardes frontière énormes et de l'état de guerre ! Les faits répondent. En 1903 incidents quotidiens, attaques de convois, de postes, de troupeaux; des morts et des blessés chaque semaine. En 1904, pas un incident. Et la preuve la plus éclatante de l'efficacité du système, c'est peut-être ce qui

vient de se passer: cette harka de 1 200 fusils sortie du Tafilalet au commencement de septembre « quaerens quem devoret », qui a tournoyé 6 semaines durant, est venue tâter le terrain, et trouvant partout l'éveil donné et le dispositif sur ses gardes n'a pu, ni passer dans l'intervalle des postes, ni atteindre un de ceux-ci et a fini par rentrer bredouille au Tafilalet, ses provisions épuisées. Quel plus beau et probant résultat peut-on demander ?

7. Enfin vous savez avec quel soin je m'étais mis sous le pavillon de l'accord franco-marocain: goum marocain de Si Allal, pas de fanion tricolore, correspondance quotidienne avec Rekina.

8. Notre présence à Ras el Aïn a empêché jusqu'ici tout ce qui est au Sud de ce point de prendre parti pour Bou Amama. et le Rogui, ce qu'ils auraient certainement fait sans cela; notre présence délimite complètement l'incendie au petit périmètre compris entre la mer, la Moulouya, Ras el Aïn et notre frontière, au lieu d'en avoir la répercussion dans tout le Sud marocain comme précédemment. Mes chefs de poste constataient tous ces temps-ci que, si tout, notre glacis depuis Mecheria jusqu'à Bechar (600 kilomètres) est, cette année, indemne, à l'inverse des années précédentes, c'est à la présence du détachement d'observation seul qu'il faut l'attribuer. Depuis quatre mois, grâce à ce groupe de protection et d'observation, le glacis frontière, désolé il y a un an par des agressions incessantes entre Hamyane et Beni Guil n'a pas bougé. Les Beni Guil, quoique partisans de Bou Amama, se sentant cernés par le Nord, ont résisté à toutes les sollicitations.

9. Quant à la valeur des forces marocaines préconisées par Tanger pour assurer la sécurité de notre zone frontière, il faudrait souffler sur ce mirage. Je viens d'en avoir une preuve nouvelle. Vous savez quel bruit on a fait au sujet du « recrutement de choix, exceptionnel » des soldats envoyés il y a 15 jours à Figuig. Je m'attendais à voir un morceau de garde impériale, or c'est un ramassis de gosses et de vieillards, recrutés par force et embarqués entre deux haies de soldats à Tanger sans savoir pour où, avec des uniformes neufs, il est vrai, mais sans arme.

10. Je voudrais insister sur le caractère nettement pacifique et civilisateur de notre installation à Ras el Aïn, l'attitude qu'Henrys y a prise, secourable aux populations, c'est la première fois certes qu'une colonne militaire fait cela.

11. Et les résultats économiques de cette seule année dans le Sud-Oranais. Ounif ! Vous avez vu les Beni Guil à nos marchés. Grâce à la sécurité, en substituant les convois libres aux immenses convois escortés, le ravitaillement de la subdivision a coûté 500 000 francs en 1904 au lieu de 1 200 000 en 1903.

En résumé, c'est certainement le triomphe de la thèse de Jaurès et du Quai d'Orsay : passivité sur toute la ligne, ne jamais manifester la force, déférence en principe à toutes les exigences du Makhzen, assistance passive à tous les désordres de la frontière, qui fera le mieux, un jour venant, le jeu des amateurs d'expéditions; c'est au contraire le triomphe et la continuation de la politique suivie depuis un an : vigilance et mouvements incessants, manifestations constantes de la force pour en éviter l'emploi, qui en rétablissant et maintenant la paix sur cette frontière de 800 kilomètres écartera le plus sûrement les risques d'expédition.

Aïn Sefra, le 28 octobre 1904.

A JACQUES SLHOL.

J'ai trouvé votre lettre ici à mon retour de France où j'avais été appelé, et j'y ai trouvé en même temps un surmenage imprévu, - une trombe épouvantable a détruit Aïn Sefra, - et je suis

depuis huit jours dans les misères et les ruines - de grosses difficultés avec le Maroc - M. Jaurès qui demande ma tête - ça fait bien des affaires.

Vous m'excuserez donc de ne vous écrire qu'un mot, et pourtant ce n'est pas faute d'avoir envie de vous écrire longuement, car vous me gêtez et votre lettre me touche par sa confiante amitié en même temps qu'elle me frappe par sa maturité et sa justesse d'observation.

Quelle que soit la dose d'optimisme que j'aie dans la peau, il n'y a pas à se dissimuler que nous sommes très malades. Le ministère actuel Combes-André a fait faire à la dissolution sociale un bond, peut-être irrémédiable - tout craque - et si les désastres matériels et les erreurs du régime intérieur peuvent à la rigueur se concevoir réparables, les désastres de politique extérieure et l'affaiblissement de notre force de résistance ne se répareront pas.

Vous mettez le doigt sur la plus grave blessure quand vous me parlez de la « force morale » qu'il faut à une nation pour accepter l'épreuve d'une guerre.

Et quant à l'armée, vous avez raison quand vous me dites qu'on ne sait plus et ne veut plus commander.

Cette abdication de l'autorité dans tous les ordres d'idées, c'est là le fait dominant, et je suis mieux placé que personne pour voir à quelles conséquences elle aboutit, à constater l'affolement dans lequel chacune de nos initiatives jette l'autorité.

Il n'est pas probable que je résiste longtemps aux hostilités que provoque ma manière de faire.

J'irai probablement au devant et, mon Dieu, je ne serai pas fâché de sortir un peu de ces vilaines misères pour revenir aux choses de l'esprit.

Aïn Serra, le 9 novembre 1904.

A VICTOR BARRUCAND¹

Je vous écris deux lignes au galop avant le courrier - vous vous rendez compte de ce qu'a été mon existence depuis trois semaines: mon retour ; le désastre d'Aïn Sefra; le voyage du gouverneur et tout ce qui s'est accumulé de papiers sur ma table - mais je veux vous dire en hâte combien je suis touché de la belle campagne que vous avez menée, avec tant de chaleur et de désintéressement, pour la « vérité sud-oranaise ». Je ne sais ce que dira Jaurès, ce que diront peut-être d'autres à mon détriment. Je dois dire que désormais cela m'est égal - ceux qui ont vu croient - c'est l'essentiel et j'ai de mon côté la conscience d'avoir fait de mon mieux et d'avoir obtenu quelques résultats. Qu'importe donc le reste ?

Je crois que nous avons seuls ici tous les éléments pour mener sur la frontière du Maroc une action utile, loyale et efficace.

Vous jugez si j'ai été touché de la perte de notre pauvre Isabelle Eberhardt à qui je donnais admiration et sympathie - je dis tout bas que je ne la plains pas, tant je craignais qu'elle ne fut condamnée à une vie de déséquilibre et de déception incessante.

Aïn Serra, le 13 novembre 1904.

A Max LECLERC

Vous m'excuserez de ne vous avoir pas écrit plus tôt. Vous devinez ce qu'a été le

¹ Publiciste. Directeur de *l'Akhbar* à Alger.

surmenage entre mes sinistrés à secourir, le voyage du gouverneur, l'organisation de la tournée à Bechar.

Mon passage à Paris a encore ravivé si possible mon amitié pour vous, que les années ne font que cimenter et accroître.

Vous avez vu les séances de la Chambre; cela a tourné en eau de boudin. Jaurès a fusé, Delcassé n'a rien prouvé, Etienne et Thomson ont été de brillants et chauds avocats du Sud-Oranais. J'en sors donc personnellement indemne, ce qui me laisse ma liberté d'action; mais l'approbation entière donnée à l'oeuvre de notre ministre à Tanger rend la protection efficace de cette frontière de plus en plus difficile, car la thèse de notre légation à Tanger et du Quai d'Orsay est en contradiction absolue avec la vérité des *faits*, du moins en ce qui concerne la zone qui nous sépare de la Moulouya. Les tribus de cette région ne reconnaissent absolument pas l'autorité du sultan; elles sont divisées; dans chacune il y a un parti qui se réclame de nous et c'est sans un seul coup de fusil, que je me chargerais en ce moment de rétablir l'ordre *d'une manière définitive* dans toute cette zone, *au nom du sultan*, en ramenant même tout le monde au paiement de l'impôt.

Il n'y avait et il n'y a qu'une situation pratique, celle de me donner et la frontière et la charge de la *police mixte* au nom du sultan, dans la zone marocaine jusqu'à la Moulouya. Les militaires y sont hostiles par jalousie et le Quai d'Orsay par particularisme. La conception actuelle d'armée marocaine ne tient pas debout; nous venons d'en avoir de nouveaux exemples dans le recrutement grotesque du dernier contingent envoyé à Figuig et dans l'attitude de la mehalla d'Oudjda. Quand on est ici sur place on se désole de voir ainsi déraisonner.

Aïn Sefra, le 17 novembre 1904.

A C. JONNART.

Je reçois de France, de toutes parts, l'écho des paroles si élogieuses pour moi que vous avez prononcées à Ounif, et le sentiment de la force que votre autorité et les sympathies qui vous entourent leur ont donnée. Vous m'avez ainsi, sur place, couvert plus éloquemment et plus efficacement que si vous aviez été à la Chambre même; et c'est pour moi une grande joie de vous en remercier car je ne sais rien de plus réconfortant que de pouvoir avoir pleine confiance et toute gratitude envers les chefs qu'on estime hautement et pour lesquels on se sent le plus respectueux attachement comme c'est mon cas à votre égard.

Merci encore de tout ce que vous avez fait, dit et été pendant votre séjour dans le Sud. Je reçois journellement l'écho de la gratitude et de la confiance que vous avez inspirées à mes officiers. C'est une grande force; il n'y a pas d'oeuvre réellement efficace sans cette confiance réciproque, c'est le vrai levain du commandement et vous l'avez répandu à profusion.

J'ai lu ligne par ligne à *l'Officiel* le débat à la Chambre. Ma personne en est sortie plus qu'indemne, avec tous les honneurs, grâce à vous et à vos vibrants interprètes, mais la *cause* à laquelle vous avez foi comme moi y a moins gagné.

On annonce la constitution d'une nouvelle commission de délimitations qui ne me dit rien qui vaille. La nouvelle équipée des soldats de Figuig dont je vous ai rendu compte prouve une fois de plus ce que valent ces troupes. Il n'y aurait vraiment qu'une solution pratique lorsqu'on voit les choses sur place, c'est celle de la zone mixte que vous préconisez.

Aïn Sefra, le 21 novembre 1904.

A E. ETIENNE.

C'est avec une vraie émotion que j'ai lu *l'Officiel* ligne par ligne. Vous avez bien foncé, allant au devant de l'attaque, en prenant l'offensive, ce qui, depuis l'origine des temps, a toujours été la première condition du succès.

C'est bien habilement que vous m'avez tout d'abord placé sous le couvert de M. Jonnart, qui d'ailleurs n'a cessé d'être aussi net, aussi crâne, aussi chef que possible et qui a pris si vaillamment position en venant ici précisément en ce moment et en tenant son discours d'Ounif. J'ai été aussi très reconnaissant que vous ayez fait ressortir le mérite de mes prédécesseurs auxquels il ne manquait en somme que le droit d'agir. Vous ne sauriez croire quel écho ont trouvé ici vos paroles vibrantes et émues à l'honneur de ces braves gens si mal récompensés; enfin vous avez revendiqué comme il le fallait le maintien de l'autonomie de la subdivision d'Aïn Sefra en montrant à quoi elle se réduisait d'ailleurs.

Vous avez dit que « j'aurais été l'exécuteur fidèle des instructions, même si elles n'avaient pas été conformes à mes propres idées ». Je doute que cela soit tout à fait exact. Jamais je n'appliquerai des idées ni des ordres contraires à ma conscience de Français, parce que je ne suis pas un professionnel, qu'au fond j'ai été vingt fois au moment de quitter la carrière et que je n'y suis resté que parce que jusqu'ici j'ai toujours pu faire ce qui m'intéressait et ce à quoi je croyais, mais je partirai avec joie le jour où on me demanderait de faire quelque chose auquel je ne crois pas. Voilà ce dont je vous demande d'être bien convaincus, vous mes amis.

Je ne fais qu'une seule réserve dans tout votre discours, c'est que vous y avez été trop optimiste en ce qui concerne la sécurité en disant: « qu'elle était assurée d'une façon absolue ». Elle l'est, mais au prix d'un effort tenace, quotidien, d'une alerte incessante et combien précaire et onéreuse, grâce précisément au système absurde qui sort, en somme, victorieux du dernier débat. Car il importe, maintenant que votre vigoureuse intervention secondée par celle de M. Thomson m'a dégagé personnellement et m'a « sauvé la face », de bien voir où nous en sommes, d'envisager le lendemain et de poser nettement les termes de l'équation. Or j'estime que, si personnellement je sors absous du débat, couvert de fleurs, par contre les idées que nous défendons, en sortent battues à plate couture. Le seul membre du gouvernement qui ait parlé, Delcassé, a très sévèrement parlé des « fautes commises et des initiatives regrettables à ne plus prendre » (c'est pour moi) et a nettement revendiqué la théorie de la « cloison étanche » contre laquelle votre discours s'est si vivement élevé.

Il n'y a donc pas à se faire d'illusion: si je suis absous pour le passé grâce à vous, je suis absolument immobilisé pour l'avenir.

Que comptais-je faire de Ras el Aïn, comme de Bechar ? Un *centre d'attraction*: je me voyais déjà, sans avancer davantage, tissant de ce point, comme une araignée du centre de sa toile, tout un réseau de relations, de menées discrètes, jusqu'à la Moulouya, parmi toutes ces tribus rivales, chez chacune desquelles existe un parti qui est las de l'anarchie et de la misère et invoque notre appui. En un mot, je refaisais là, autour de Bou Amama entre la Moulouya et la mer, ce qui m'a si bien réussi avec les Beni Guil, Doui Menia et autres: jeter au milieu d'eux un groupe assez fort pour que l'on ne se risque pas à l'attaquer, mais servant simplement de point d'appui à une action politique intensive, doublée d'appâts matériels et tangibles, subsides, instruments aratoires, assistance médicale, écoles; ce que je fais et préconise depuis dix ans, en un mot.

Eh bien ! tout cela est fini, puisque désormais il m'est formellement interdit de causer avec

qui que ce soit en face de moi. Chaque semaine le Quai d'Orsay envoie une dépêche au gouverneur pour le lui rappeler.

Je me demande même si je ne vais pas perdre mes Beni Guil. Ils se rendent très bien compte de ce qui se passe, ils voient très bien que je n'ai plus la liberté de mouvements, la liberté de protection dont j'usais il y a six mois et ce n'est pas seulement par le Rogui qu'ils sont travaillés, mais encore par l'amel de Figuig, qui les convoque, les morigène, leur reproche d'être en bons termes avec nous. Vous avouerez que c'est tout de même une extraordinaire situation ! et la condamnation du système que de penser que toute l'oeuvre que mes officiers et moi échafaudons si péniblement depuis un an est journalièrement compromise par ceux-là mêmes au nom desquels nous proclamons la faire et dont nous nous réclamons, et qui, tandis que nous les aidons, nous combattent. C'est vraiment une tâche trop paradoxale. Vous vous rappelez dans quels termes on nous parlait à Paris de la nouvelle garnison de Figuig, et le général X... me demandait sérieusement si, maintenant qu'il y avait une « troupe réelle », je n'allais pas pouvoir lui laisser le soin de la police frontière !!! Je vous ai déjà écrit ce qu'était le recrutement de ce ramassis. Eh bien ! la semaine dernière, 40 (sur 100) ont déserté et sont venus au bureau arabe d'Ounif se plaindre de mourir de faim et de n'être pas payés; il en sera ainsi de toutes ces formations telles que les conçoivent les bureaux et dont les indigènes sont les premiers à se gausser.

laquelle il faudrait bien revenir, et qui, avec une diplomatie avisée, souple, à l'anglaise, serait si facile à extraire des accords, parce qu'elle seule assure l'unité de direction, tandis que la conception de la légation de Tanger, c'est-à-dire la constitution en face de nous de postes marocains, commandés par des Français, mais relevant de Tanger, exclut toute cohésion entre des actions discordantes et séparées et aboutira dans la pratique à ceci : c'est que les indigènes verront. en face l'un de l'autre des Français suivant des impulsions différentes, se tirant dans les jambes, parce que c'est dans la force des choses et que c'est humain; ils sauront merveilleusement naviguer entre les uns et les autres au détriment de la paix Je ne saurais assez le redire, il n'y avait qu'une solution pratique, celle de la zone mixte à et de la sécurité.

En résumé, le système actuel arrête net tout ce que j'avais tenté d'essayer. Vous m'avez rendu le très grand service de donner à ma personne un succès apparent de fort bon aloi, ce qui me permet de ne pas partir en coup de tête et de voir venir, mais en me laissant résolu à m'en aller le plus tôt possible, car il n'y a, dans ces conditions, plus rien d'intéressant à faire ici qu'à y monter la garde, ce que fera beaucoup mieux tout autre que moi.

Aïn Serra, le 27 novembre 1904.

À VICTOR BARRUCAND

Nous venons enfin de retrouver sous les décombres le précieux manuscrit de « Sud-Oranais² », bien maculé, abîmé, mais, semble-t-il, à peu près intact. Il va y avoir tout un travail à faire pour nettoyer ces pages, les sécher, les colliger, mais il se fera mieux certainement à Alger qu'ici. Je réunis donc dans un carton tout ce qui a été trouvé jusqu'ici

1. le « Sud-Oranais », tel quel,
2. les coupures de journaux demeurées à côté et contenant les articles parus,

² Le texte confié à Victor Barrucand a paru sous le titre: « Dans l'ombre chaude de l'Islam ».

3. un cahier de notes prises par Si Mahmoud³ à la suite de ses lectures.

Pour ne pas exposer ces documents auxquels vous, moi et d'autres, attachons tant de prix, aux risques et aux retards de la poste, je les confie à un jeune officier de confiance. Il doit vous les porter lui-même et vous remettre ce carton en mains propres.

Aïn Serra, le 27 novembre 1904.

A JACQUES SILHOL.

Merci, mon cher ami, de votre lettre. Je ne puis y répondre que deux lignes parce que je suis débordé de besogne, et ensuite réellement assez souffrant ; mais je ne veux pas différer pourtant à vous accuser réception.

J'ai, en effet, comme vous me le dites, un commandement horriblement difficile et délicat, mais j'ai du moins la compensation d'être appuyé à fond par mes chefs et par mes patrons : Jonnart, Etienné, Thomson; mais mes vrais adversaires ne sont pas ceux que vous croyez. Jaurès n'a été là qu'un porte-parole anodin, qui n'y a pas mis beaucoup de passion et auquel je n'en veux nullement. Les instigateurs sont toute une coterie dont je gêne les routines et les paresseuses.

Si l'armée est malade, c'est bien moins des délations et des attaques directes que de la disparition des caractères résultant d'une discipline mal comprise.

Refaire des hommes qui osent, pensent, se rebiffent contre toute inféodation de droite comme de gauche, quelles que soient d'ailleurs leur opinion ou leurs idées philosophiques ou religieuses, voilà la tâche à laquelle les gens de votre âge doivent se consacrer avant tout.

J'ai connu dans ma jeunesse une société où toute individualité était atrophiée par l'ultramontanisme et la terreur de l'anathème. J'en connais dans ma maturité une autre où la franc-maçonnerie produit les mêmes conséquences - à vous autres, les jeunes, d'en préparer une qui secouera ces deux jougs avec un égal sentiment de révolte.

1^{er} décembre 1904.

AU VICOMTE E.-M. DE VOGÜE

Comment pourrais-je oublier la rue Las Cases, mon cher ami, et moins que jamais après accueil que vous m'y avez tous fait à ce dernier séjour. - Mais je n'aime pas à vous envoyer comme à d'autres de billet de deux lignes et depuis mon retour je n'ai pas soufflé. - Ce fut d'abord cette inondation d'Aïn Sefra, survenue deux jours après, avec toutes ses conséquences, puis le voyage si opportun mais si absorbant du gouverneur, et enfin deux jours après son départ le 7 novembre, j'étais pris d'une ictère (*vulgo* jaunisse) compliquée d'éreintement, suite de séjours dans l'eau, de crises de foie et voici trois semaines que je suis arrêté, ne pouvant à peu près rien digérer, somnolent, sans jambes et faisant juste mon rapport et un petit tour au soleil, quand il y en a. - C'est la première fois que je suis arrêté aussi longtemps et que je me remonte aussi lentement. Enfin depuis trois ou quatre jours il me semble que je reprends, mais le docteur me présage une assez longue convalescence et m'interdit de quelque temps tout déplacement. Cela me change bien de ma vie habituelle. - Notez que je suis privé de mes distrayeurs habituels: le

³ Nom arabe d'Isabelle Eberhardt, victime de l'inondation d'Aïn Sefra. Apprenant que le manuscrit d'Isabelle Eberhardt avait disparu dans l'inondation, le général avait fait rechercher par ses soldats une oeuvre littéraire qui chantait la gloire et la beauté de l'Afrique. Il a fallu pendant plusieurs journées de travail exécuter de véritables tranchées. Le général venait chaque jour sur pour surveiller le travail.

commandant Henrys est toujours à Ras el Aïn ; j'ai envoyé Renouard, à qui cette vie était un peu sévère, en reconnaissance.

Je suis donc tout excusé, n'est-ce pas ?

L'interpellation Jaurès a, en effet, fait long feu - Jonnart a d'ailleurs été aussi crâne et chef que possible - il avait envoyé de vrais ultimatums que j'ai vus et où il signifiait que, si l'on me laissait toucher, il le prenait pour lui, et en ferait une question personnelle et il a tenu à venir s'installer ici-même à ce moment, prononçant des paroles publiques qui constituaient la meilleure des couvertures. Je lui en sais un gré infini.

Mais si cela m'a bien rassis ici, nous n'avons rien gagné comme situation générale et il faut être sur place pour se rendre compte à quelles inextricables difficultés nous accule la politique de Tanger et du Quai d'Orsay. - Elle a d'abord l'inconvénient de reposer sur des données inexactes. Ces populations ne comprennent pas notre abstention devant tant de désordres - et taxent de faiblesse notre « Arme au pied » dans toute cette zone désolée par les pillages qui se font sous notre nez, contre des gens qui implorent notre protection, et où personne, sauf le Quai d'Orsay, n'a jamais connu de frontière. D'après tous les renseignements de Tanger et de Fez, le sultan n'a de susceptibilités que celles qui lui sont inspirées, et rien n'eût été plus facile que d'obtenir son adhésion à une solution rationnelle et surtout infiniment moins onéreuse que l'état d'alerte perpétuelle, de lourds effectifs, que la situation nous impose. - Je continue donc mon ingrat métier de garde-police, sans air en avant de moi, sans programme, voyant l'admirable et facile oeuvre à faire sans pouvoir y toucher - et attendant quoi ? je n'en sais rien.

Aïn Sefra, le 8 décembre 1904.

A MA SOEUR.

Je suis tout à fait retapé. Je suis remonté à cheval aujourd'hui par un temps superbe. Je stupéfie comme toujours les médecins pour mon « remontage » rapide. En somme, j'ai eu une bonne jaunisse, ce qui vanne, abat, abrutit, mais n'est pas grave, et je crois réellement que l'origine en est dans mes bains forcés de l'inondation. Je trouve un rude arriéré; en ce moment ma frontière est assez agitée et j'ai de grosses affaires sur les bras, mais cela va plutôt bien. Je me sens très en selle.

Aïn Sefra, le 12 décembre 1904.

A PAUL DESJARDINS⁴.

Quelle joie m'a apportée votre lettre ! Aussi veux-je aujourd'hui même y répondre, du tac au tac, par deux lignes seulement, car je suis un peu débordé et souffrant. Alors vous y voici revenu, à l'Union, à cette prise de contact d'hommes de formation diverse, notre rêve de la première heure, mais que la grande crise d'il y a six ans, déchirant tout, me semblait avoir arrêtée. Je bondis de joie en vous lisant : le curé de Notre-Dame de Plaisance, Seignobos, Salomon Reinach ! Que ne suis-je là, et que je voudrais y être ! - Plus j'avance, plus je sens que je me libère: chaque année j'ai la joie de dépouiller un préjugé conservé jusque-là. Mais comme cette disparition isole dans notre pays à mentalité de factieux ! On tremble en songeant que les

⁴ Paul Desjardins avait fondé en 1891 l'« Union pour l'Action Morale », qui groupait des personnalités venues de différents milieux politiques et sociaux : (M. Henry Bérenger, E.-M. de Vogüé, le pasteur Wagner, Max Leclerc, etc.). Le capitaine Lyautey y avait adhéré dès sa fondation, en y amenant avec lui quelques-uns de ses amis officiers (de Galembert, de Margerie, de Mire).

accusateurs d'aujourd'hui nous imposeraient demain, s'ils étaient vainqueurs, le régime qu'ils réprouvent - de même que nos gouvernants d'aujourd'hui n'ont fait que chausser les bottes des pires dictatures dont la destruction était leur seule raison d'être quand ils débutèrent dans la vie publique. Ils n'ont détruit les Congrégations que pour leur en substituer une pire.

Et la poignée de libéraux sincères reste écrasée entre ces deux masses furieuses, ayant de moins en moins l'espoir de se faire entendre, ni d'influer sur les destinées de ce pays voué aux déchirements, mais avec le suprême honneur de ne pas laisser éteindre ce pauvre flambeau de la liberté, pauvre petite flamme sur qui nous veillons, fidèles, qui vacille, disparaît et reparaît, mais qui, grâce aux quelques unis que nous sommes, est inextinguible.

Aïn Serra, le 19 décembre 1904.

A MA SOEUR.

Je suis cloué ici jusqu'à nouvel ordre par de nouvelles menaces venant des Marocains. Une bande de Beraber montés à méhari a traversé de nuit nos lignes et a razié une de mes caravanes au Sud de Géryville, enlevant 400 chameaux, 1 000 moutons et tuant pas mal de monde. Tout mon monde est sur pied pour tâcher de la réprimer au retour, mais, comme elle a 1 000 kilomètres de frontière pour choisir son point de passage, ce n'est pas commode et elle pourra bien nous repasser sous le nez. Seulement après cet accident, il m'est impossible de songer à m'absenter avant la fin de la période annuelle des caravanes qui ne seront toutes rentrées qu'au milieu de janvier, et alors n'y aura-t-il pas autre chose ? Quel commandement ! et les généraux de France qui m'envient en auraient soupé, au bout de trois mois, de cette tension continue.

Beni Ounif de Figuig, le 22 décembre 1904.

AU VICOMTE E.-M. DE VOGÛE

Je vais certainement mieux, ainsi que le prouve l'en-tête de ma lettre, sans être tout à fait bien. J'ai décidément le foie un peu pris, puisque chaque jour il me le fait plus ou moins discrètement sentir et je ne pourrais encore supporter une vraie fatigue - je me repose très sérieusement, - beaucoup plus de bouquins et de causeries avec mes officiers que de chevauchées - mais je suis un peu surpris de sentir, pour la première fois de ma vie, ma machine physique aussi incomplètement dans ma main et d'être forcé de me souvenir que j'ai 50 ans depuis un mois et que le temps des grosses résistances est peut-être passé.

Les articles de Paris sont d'une très aimable intention que j'apprécie, mais partent toujours (comme votre lettre d'ailleurs, vous ne m'en voudrez pas) de cette erreur initiale que « c'est à moi. de ne pas rechercher l'incident » et qu'il dépend de moi de ne rien engager de sérieux .» - Mais, saperlotte, je ne suis pas en face de cadavres, mais de gens vivants et agissants contre lesquels j'ai pour mission précise de protéger 1 000 kilomètres de frontière, qui viennent journellement s'y montrer « quaerentes quem devorent » et ne me demandent nullement mon agrément pour « créer, eux, l'incident ». C'est sur ce point qu'est votre extraordinaire illusion d'optique, à vous tous. - Je n'ai pris depuis un an que des mesures de *défense* et de *protection*. D'une part on m'accable de louanges pour quelques résultats obtenus, de l'autre on blâme amèrement les moyens employés. Il faudrait pourtant être logique et comprendre que si le nombre des attaques a diminué sur cette frontière, ce n'est pas au moyen de passes magnétiques, mais en agissant et en

me montrant avec mon monde là où il le fallait. Il y a 4 jours un hardi parti marocain est venu en plein dans mes lignes razzier une caravane, enlever 400 chameaux et 1000 moutons en dispersant un de mes détachements. Est-ce moi qui l'ai été chercher ? Et pourtant, tandis que ces gens *Marocains*, ont pénétré à 300 kilomètres dans l'intérieur de notre territoire, je vais être obligé de m'arrêter devant une ligne conventionnelle et fictive, tracée sur une carte, sans pouvoir les inquiéter ni même les rechercher sous peine d'effondrer le Quai d'Orsay. - A cet égard la situation de notre frontière est donc bien pire qu'avant les soi-disant accords franco-anglo-marocains, et la partie est trop inégale, je dirais même ridicule, et les indigènes qui voient nos goums de poursuite s'arrêter court en plein désert, comme touchés par une main invisible, restent stupéfaits, ne se doutant point qu'il y a là une ligne magique tracée à Paris sur une carte par des Messieurs qui n'y sont jamais venus voir - et s'empressent, eux, de ne la pas respecter. Ces conceptions protocolaires à l'égard de ces pays tournent à l'absurde et écoeurent tout mon monde.

Et quant au passage du « Maître de la Mer », vous savez à quel point je pense que ce livre, les « Morts qui parlent » et « l'Exposition du Centenaire » contiennent à eux trois plus de matière à réflexion, plus de *prévision*, de *divination* que tout ce qui a été imprimé depuis vingt ans - et que, pour moi, vous êtes le « voyant » et par conséquent appelé, par définition même, à prophétiser dans le désert. - Sauf pour quelques indépendants parmi lesquels je me range, on ne donne raison aux prophètes que lorsque leurs prophéties sont réalisées.

Aïn Sefra, 23 décembre 1904.

A Max LECLERC.

Voeux de tout coeur pour 1905 pour vous, les chers vôtres ; que cette année nous ramène de bonnes causeries comme nous en avons eu quelques-unes cet été. Les années vont resserrant notre solide et si sincère amitié et j'apprécie à un point que je ne saurais vous dire l'inlassable dévouement de la vôtre.

Pour ce qui concerne mes affaires d'ici, votre dernière lettre comme celle de Vogüé me prouvent, ce qui est tout naturel, que vous ne vous rendez forcément pas compte, mais pas du tout, de ce qu'est la situation ici. « Prendre patience », mais je ne fais que ça et trop. Vous oubliez tous qu'il ne suffit pas de me dire : « ne créez pas d'incidents », car je suis en face non pas de cadavres mais d'assaillants vivants et agissants qui ne me demandent nullement mon agrément pour « créer, eux, l'incident ». et que depuis un an je ne fais contre eux que de la *défense* et de la *protection* mais nullement de l'attaque; mais que la politique de notre légation à Tanger me rend cette protection même absolument impossible, et que, quant à Delcassé, je le crois aussi mal orienté et mal renseigné que possible sur cette question. Sous prétexte des puissances à ménager, nous perdons la face sur toute la frontière et nous nous faisons f... de nous par les Marocains, à commencer par le sultan. On s'en apercevra, trop tard, et on se fera acculer un de ces jours à l'expédition que je voudrais voir *éviter à tout prix*, et que j'aurais été ici en mesure d'éviter si l'on voulait comprendre et écouter.

Aïn Serra, janvier 1905.

AU GÉNÉRAL DE SERVIÈRES

En raison de certains flottements signalés chez quelques fractions Beni Guil, j'avais prescrit de procéder à deux reconnaissances partant la première de Berguent, la seconde de Forthassa Gharbia et devant se rencontrer à Tendirara.

Un certain nombre de fractions Beni Guil n'avaient pas voulu suivre en février dernier ceux de leurs compatriotes qui s'étaient fait représenter au miad d'Aïn Sefra.

Ces fractions, restées éloignées de nous pendant tout le printemps, se rapprochèrent en partie des autres dans le commencement de l'été, et en août elles campaient à Oglat Sedra et aux environs de Berguent.

Les campements Beni Guil restèrent ainsi groupés à proximité les uns des autres jusqu'en novembre. A cette époque les tribus changèrent leurs pâturages pour se rapprocher des terrains de labours d'hiver situés près du chott et aux environs de Galloul.

Prétextant qu'elles allaient chercher des pâturages meilleurs, les fractions suivantes:

Alaouana des Oulad Ahmed ben Abdallah,

Oulad ben Naceur (des Oulad Youb)

Oulad Embarek (des Oulad Youb)

Oulad Ali (des Oulad Brahim)

Oulad Djilali (des Oulad Brahim)

soit une centaine de tentes se séparèrent des autres fractions et allèrent camper dans la région de Debdou.

Le motif donné pouvait à la rigueur être plausible, mais, d'après les renseignements fournis par le caïd Abderrhaman et par d'autres notables Beni Guil, les menées des émissaires du Prétendant et de Bou Amama n'y étaient pas étrangères.

Il est avéré que le Prétendant a envoyé des lettres aux Beni Guil leur demandant leur concours et grossissant ses succès, et qu'après avoir vécu un an en paix avec nous ils sont fortement travaillés par nos adversaires pour détacher leur cause de la nôtre. Aussi ceux de leurs chefs qui n'ont cessé de marcher avec nous depuis le début avaient-ils témoigné le désir que des promenades militaires fussent exécutées par nos troupes sur leurs terrains de parcours, pour montrer à leurs gens que nous nous occupions toujours d'eux et que nous étions prêts à les protéger le cas échéant contre les représailles de leurs voisins de l'Ouest partisans du Rogui ou de Bou Amama.

D'un autre côté, un rezzou de Bou Amama avait été signalé comme ayant quitté le camp de l'agitateur pour se diriger vers le Sud, et il importait de battre le pays de façon à empêcher autant que possible de nouvelles incursions de se produire.

D'autre part, l'immobilité complète que nous imposent les nécessités politiques au Nord et au Nord-Ouest de Berguent n'est pas sans inconvénient sérieux, aussi bien au point de vue des indigènes accoutumés à l'activité rayonnante de nos autres postes, qu'au point de vue du moral de nos troupes elles-mêmes.

C'est à ces divers objets que répondait la marche combinée des deux reconnaissances qui devaient en outre rapporter des renseignements topographiques utiles sur une région encore peu ou pas parcourue, notamment sur le point de Matarka, sur l'oued Charef, point d'eau extrêmement important, à l'intersection des communications menant de Debdou à Aïn Chaïr, d'une part, et d'Oudjda par Ras el Aïn vers le haut Guir, d'autre part.

Le campement de Bou Amama avait été longtemps l'année dernière auprès de ce point, qui est situé sur la ligne de communication directe avec le Sud, par où vraisemblablement il tenterait de repasser s'il retournait au Sud et qu'il importe, par conséquent, de bien connaître.

La reconnaissance partie de Berguent sous le commandement du commandant Henrys

comprenait:

1 peloton de la 5e compagnie de tirailleurs,

2 pelotons du 5e escadron du 2e spahis.

La reconnaissance partie de Forthassa sous les ordres du capitaine Fesch commandant la 9e compagnie de légion montée comprenait :

1 peloton de cette compagnie,

1 groupe du makhzen d'Aïn Sefra.

L'itinéraire suivi par la reconnaissance de Berguent a été le suivant:

Oglat Sedra 30 novembre

Gueltet el Beïda 1er décembre

Tendrara..... 2

Daïet ez Zohda 3

Matarka 4

Rosfet el Hamra 5

Oglat Sedra 6

Berguent 7

L'itinéraire suivi par la reconnaissance de Forthassa a été le suivant :

1er décembre..... Douar du cald Abderrhaman

2 - Tendrara

3 - Chaïb Rasho

4 - Tomald ben Salem.

5 - Forthassa Gharbia

Les deux reconnaissances se sont rencontrées le 2 décembre à Tendrara.

Toute la région située sur notre front Forthassa-Berguent jusqu'à l'oued Charef s'est trouvée ainsi parcourue et reconnue.

Des renseignements topographiques intéressants ont été rapportés.

Au cours de la reconnaissance venue de Berguent, deux petites caravanes, l'une de 11 chameaux, l'autre de 15 chameaux, ont été rencontrées et confisquées, ayant été reconnues appartenir, l'une des Oulad Hadji (Beni Guil) revenant de la Gaara de Debdou et portant des grains à des groupes d'Oulad Djahem, d'Oulad Slama et d'Ali ben Yocine sur le point de fuir dans l'Ouest ; l'autre à des Oulad Embareck venant de Figuig et rapportant un approvisionnement de dattes à leur fraction qui s'était enfuie au mois de novembre du côté de Debdou pour se rapprocher du Prétendant.

Je n'ai que peu de chose à ajouter aux conclusions qui accompagnent les rapports des reconnaissances qui ont été exécutées malgré la rigueur de la température dans les meilleures conditions d'entrain et de santé.

J'appelle l'attention sur l'intéressante expérience de marche faite par le détachement de la 5e

compagnie de tirailleurs qui, ayant été allégée et marchant sans sac, a fait complètement à pied les cinq premières étapes qui furent respectivement de : 34, 42, 45, 37, 43 kilomètres. J'ai cité cette expérience à l'appui des propositions que je vous ai adressées par la lettre du 13 janvier n° 21 relative à l'éventualité de la suppression de la compagnie montée de tirailleurs et d'une nouvelle répartition des mulets qui lui sont affectés.

Au point de vue politique, les renseignements que j'ai reçus depuis me confirment qu'il était indispensable de donner aux Beni Guil ce témoignage de la reprise de notre activité. Nous n'avons sur eux que très peu de prise efficace, l'amel de Figuig, qui est leur chef nominal au point de vue marocain, n'a et ne peut avoir sur eux aucune autorité, puisqu'il n'en a même pas dans les ksour de Figuig où il ne peut pas compter sur ses soldats, non instruits, non aguerris, non payés. A plus forte raison est-il incapable d'exercer une action efficace quelconque sur une confédération nomade aussi nombreuse, aussi guerrière et dont les campements s'étendent sur un parcours de près de 500 kilomètres. Les Beni Guil ne reconnaissent en rien son autorité, et ce n'est que sur mon injonction absolue, il y a un an, à un moment où ils avaient besoin de la paix, qu'ils ont consenti à passer pour la forme, par son intermédiaire. Mais je ne crois pas qu'il soit plus jamais possible de renouveler l'expérience. Ils continuent donc à vivre à l'état anarchique, ne reconnaissant que très peu l'autorité de leurs chefs, qui ne pourraient en prendre une réelle que s'ils étaient régulièrement investis et appuyés par un pouvoir fort. Ils font constamment appel au nôtre, le seul qui existe et qui n'existera jamais dans cette région aussi éloignée du centre marocain et échappant totalement à l'action de l'autorité chérifienne centrale. Cet appui, nous ne pouvons le leur donner nettement ni le consacrer par aucune sanction effective puisqu'ils ne sont pas algériens.

Le gouverneur général avait précisé auprès du gouvernement une solution qui nous permit d'exercer cette action au nom du Sultan. Cette solution n'a pas été accueillie jusqu'ici. C'est pourtant la seule, aux yeux de tous ceux qui sont sur place, qui puisse permettre un jour de mettre un peu d'ordre dans cette confédération divisée en tant de sous-fractions, enchevêtrée sur tant de points avec nos tribus et dont, pour ce motif, l'organisation importe tant à notre sécurité et à nos intérêts. Jusque-là on ne peut agir sur eux que par de bonnes paroles, et, avec eux surtout, ce n'est pas grand'chose. Nous sommes donc toujours à la merci d'un revirement, qu'avec des gens aussi versatiles et aussi insaisissables un rien peut toujours provoquer du jour au lendemain, et je suis le premier à sentir combien est précaire la situation pacifique existant en fait depuis un an, mais obtenue au prix d'expédients, d'assurances vagues, de demi-promesses d'un avenir meilleur dont l'efficacité me paraît être à bout. Faute de pouvoir les organiser (et nombre d'entre eux ne demandent que cela, et le demandent instamment) et devant l'impuissance absolue du Makhzen à le faire, je m'attends d'un jour à l'autre à voir les Beni Guil, travaillés sans relâche par le Prétendant et Bou Amama, qui exploitent à leurs yeux notre impuissance, nous échapper et se retourner contre nous.

2 janvier 1905.

AU VICOMTE E.-M. DE VOGÛE

J'ai eu une grande joie du cœur en recevant votre chaude lettre le 31 décembre. L'amitié dont vous m'honorez est parmi mes meilleures raisons de vivre et quand dans un courrier j'aperçois votre écriture, je saute sur elle, sauf à relire ensuite la bonne lettre à loisir, après avoir liquidé toutes les banalités.

Je devine que Paris, entre le drame Syveton et les fiches, n'ait pas d'yeux pour le Maroc.

Quelles tristesses ! et cela dure depuis Panama ! il n'y a pas de peuple dont la santé puisse résister à la continuité d'un tel régime: je viens de recevoir de Doumer une lettre tout angoissée et très virile. A défaut de fiche personnelle (jusqu'ici), j'en ai cueillie l'autre jour dans les journaux une concernant le commandant Du Plessis du 14^e hussards signée Pasquier, et datée de l'époque où je commandais ce régiment. J'ai cru que mon devoir de chef de ce corps ne me permettait pas de la laisser passer et, sans faire la moindre manifestation, me tenant dans la plus stricte correction militaire, j'ai écrit au ministre une lettre de protestation, relevant une à une les allégations de cette fiche et je l'ai adressée par la voie la plus hiérarchique. Je ne sais ce qui en adviendra, mais j'estime qu'au lieu d'ordres du jour retentissants, de serments sur le drapeau, c'est la voie droite à suivre pour les chefs de corps.

Il est incontestable que je ne suis pas indifférent au gâchis dans lequel on se débat à Tanger. Nous l'avions tous prévu ici et je crois qu'il eut mieux valu accepter à temps le concours que nous offrions en faisant la part aussi belle que possible, en acceptant d'avance les directions de la légation, avec la conviction que notre sécurité de frontière exigeait d'une manière étroite une action mixte: elle l'exige toujours, plus que jamais. Mais maintenant je redoute les bêtises: soit une reprise de « pacifisme stoïque » à la suite du premier semblant de satisfaction apparente - soit, ce qui serait pire encore, le coup de force à faux.

Je ne saurais m'étonner que nos gouvernants n'aient pas lu mon « Rôle colonial de l'armée », ni mes conclusions du « Sud de Madagascar », mais il est tout de même « rageant » d'avoir formulé une doctrine complète et nouvelle de la prise en main par tache d'huile, par pénétration organisatrice, une « organisation qui marche », comme je l'écrivais, et de constater que personne ne l'a lue, ne l'a comprise, ne s'en doute même, et que le problème continue à se jouer entre deux termes - pacifisme sans baïonnettes - ou expédition à grand orchestre: « Tout ou Rien ». Madagascar est pourtant là pour nous apprendre les vices des *deux* systèmes, puisque l'un (palabres Le Myre de Vilers) et l'autre (campagne de 95) ont montré tous deux ce qu'ils valaient. - Je voudrais, dans l'intérêt du succès final, du prestige national, de la santé de nos finances, être cette année non pas « le marteau » comme vous dites - mais le vilebrequin qui pénètre lentement mais irrésistiblement. - Je répondrais, les yeux fermés, en toute conscience, du résultat et de l'économie.

Autre chose : vous vous souvenez de Grandmaison, l'auteur de « En territoire militaire », ce si distingué garçon que je vous ai envoyé du Tonkin, qui écrit en bon français et « aime les idées » selon votre expression. - Il est aujourd'hui commandant à Annecy. - Voici ce qu'il m'écrit: « J'ai travaillé passionnément depuis quelques mois à ce qui m'intéresse le plus : dressage et instruction en vue du combat - c'est intéressant et utile, car cela touche tout le monde et il y a encore de terribles idoles à renverser. Cela s'est traduit en fin de compte par une étude ou analyse du combat d'infanterie que je me suis décidé à écrire plus ou moins. Ça me semble, à tort ou à raison, assez solide et je voudrais que ce soit lu. Je ne sais qu'en faire. Les revues militaires ne me tentent en aucune façon - on ne les lit pas. - C'est mince pour un volume, cela fait à peu près 100 pages. Tout en étant technique c'est encore plus « philosophie ou sens commun » et peut être lu par tout homme sérieux. - Je ne sais pas du tout si la *Revue des Deux Mondes* prendrait une affaire de ce genre. »

Je crois, avec ce que je sais du fond et de la forme de Grandmaison, de son autorité dans sa génération, qu'il ne peut sortir de lui que quelque chose de pas banal, de très neuf et de très personnel. La *Revue* fera une bonne affaire. Le calme et réfléchi Grandmaison empaumera tout à fait Brunetière. - Quoi qu'il en soit, je dis à Grandmaison d'aller vous voir à son prochain voyage à Paris et d'en causer avec vous. - Quand même Brunetière ne le prendrait pas, il pourrait toujours

recevoir Grandmaison qui est, pour beaucoup de motifs, un de ses fervents admirateurs.

Aïn Sefra, le 7 Janvier 1905.

A MA SOEUR.

Ici vie au calme. Depuis quelques jours, froid de chien, le thermomètre est descendu à - 4, puis - 6, - 7, - 8, et aujourd'hui est remonté à - 3. Mais avec un soleil et sous une lumière admirables. Le 1er janvier, j'ai reçu en *grande* tenue. Aujourd'hui j'ai passé une heure à cheval pour les décorations de janvier par ce temps superbe. Toute la famille de Si Mouley rutilante d'or et de velours dans mon état-major - un beau défilé - et j'en ai profité pour décorer mon instituteur à qui l'on vient de donner la croix pour sa belle conduite lors de l'inondation. Il a sauvé une trentaine d'enfants, et c'est un très brave homme, depuis 15 ans à Aïn Sefra. La population m'a fait une ovation enthousiaste, et ensuite nous avons tous été boire le champagne à l'école.

Mes troupes viennent d'avoir en avant de Bechar un joli combat contre les gens de Bou Amama qui ont laissé 9 tués sur le terrain, beaucoup de chameaux et moutons, sans compter les morts, dit-on nombreux, qu'ils ont emportés. Nous avons eu 3 spahis tués et 2 goumiers; et l'on s'est brillamment battu: j'en suis enchanté. Je vais y aller voir ces jours-ci.

Aïn Sefra, le 10 janvier 1905.

Au Général SERVIÈRES.

Dans son rapport hebdomadaire, concernant la période du 22 au 28 novembre, le commandant supérieur du cercle de Colomb signalait le passage dans la plaine de Tamlelt, vers le 22 novembre, d'un groupe de méharistes de l'entourage de Bou Amama paraissant se diriger vers le Sud-Est.

Le rapport hebdomadaire de Beni Ounif signalait le même rezzou, dont l'effectif était évalué de 100 à 150 hommes montés à méhari.

Ces renseignements étaient confirmés par les télégrammes des 24, 25 et 26 novembre, adressés respectivement par l'annexe de Beni Ounif et les cercles de Marnia et de Colomb. Enfin, le 30 novembre, l'annexe de Beni Ounif annonçait par télégramme avec précision que le rezzou, comprenant environ 60 fantassins avec 100 méhara, avait franchi la Zousfana dans la nuit du 29 au 30 novembre près de Ksar el Azoudj, était venu camper à Hassi Mezzou sur la lisière Nord de l'Erg et semblait se diriger sur l'oued Namous.

Il était alors certain que ce rezzou avait comme objectif les caravanes annuelles allant au Gourara. Celles-ci, beaucoup plus fortes que les années précédentes, s'étaient mises en route entre le 29 novembre et le 5 décembre. Les unes, Hamyane, Amour, Beni Guil, suivaient la vallée de l'oued Namous, les autres, Oulad Sidi Cheikh, Trafis et Rezalna, celle de l'oued Gharbi.

Avant la nouvelle du rezzou, des mesures de précaution générale pour assurer leur route avaient été prescrites à Géryville et aux Oasis.

Les caravanes relevant du cercle de Mecheria et d'Aïn Sefra (Hamyane, Amour et Beni Guil) avaient été mises en route en un seul groupe compact que le capitaine Regnault, commandant le cercle de Mecheria, et le lieutenant de Torquat de l'annexe d'Aïn Sefra avaient eux-mêmes accompagné jusqu'à Oglat el Djedida, au Sud de Moghar, organisé en groupes constitués dans la main de leurs chefs respectifs et mis en route.

Les caravanes du cercle de Géryville ne s'échelonnaient pas dans le même ordre. Un de

leurs groupes était parti le 12 novembre, les Oulad Sidi Cheikh le 15, les Trafis le 2 décembre, d'autres groupes retardataires le 5 décembre seulement. Tous ces groupes étaient mis en route compacts, mais une fois soustraits à la surveillance des officiers du cercle, ils s'étaient égrenés : c'est ainsi que les Oulad Ziad s'étaient, en cours de route, détachés des Trafis et marchaient isolément.

Le groupe de mokhazenis-méharistes de Géryville (40 disponibles) avaient été envoyés dans l'Erg pour éclairer et protéger.

Aux Oasis, l'absence de toute la force vive de la compagnie du Touat (85 méharistes partis pour l'Ouest avec le capitaine Flye Sainte-Marie un mois auparavant) ne laissait disponibles que les méharistes de la compagnie du Gourara, éprouvés par les réductions d'effectif de l'été dernier et composés en grande partie d'engagés récents. Néanmoins, utilisant au mieux les ressources dont il disposait, le capitaine commandant la compagnie du Gourara avait ainsi réparti ses méharistes:

- 10 flanquant le convoi périodique de la Saoura en route en ce moment,
- 10 assurant les courriers avec le capitaine Flye,
- 25 à Hassi Mansour surveillant la direction du Nord-Ouest,
- 28 à Hassi Ouchen surveillant la direction du Nord.

Dès la réception du renseignement du 30 novembre, Colomb, Taghit, Beni Abbès, Géryville, Timmimoun furent prévenus.

Des petits postes de cavaliers furent installés tout le long de la ligne Djenien bou Rezg-Beni Abbès pour signaler le retour du rezzou ; quatre groupes mobiles tenus prêts l'un à Beni Abbès, le second à Bechar, le troisième à Ben Zireg, le quatrième à Beni Ounif, pouf se porter éventuellement contre le rezzou à son retour.

Géryville reçut l'ordre d'envoyer une forte reconnaissance dans la direction du Mezarif au point d'eau de Noukhiia, d'où elle devait se relier avec une patrouille de Beni Ounif.

Enfin Timmimoun fut avisé.

Malheureusement ce premier télégramme n'arrivait pas à Timmimoun par suite de l'erreur d'un employé de la poste nouvellement arrivé à Aïn Sefra et qui, ayant perdu de vue que les communications télégraphiques avec Timmimoun ne pouvaient se faire que *via* Alger, lança le télégramme au Sud de Taghit, ce qui l'amena avec plusieurs jours de retard à Timmimoun qui ne fut effectivement prévenu du renseignement précis que par un second télégramme que je lui envoyai le 5 décembre pour l'informer que le lieutenant Hovard, chef intérimaire du poste de Taghit, parti en patrouille avec le makhzen de Taghit, avait recoupé à Hassi Mezzou les traces du rezzou se dirigeant vers l'Est. C'est le télégramme que je vous ai transmis le 5 décembre. Dès la réception de ce renseignement, le capitaine Dinaux décidait de réunir sous les ordres du lieutenant de Belenet, en un seul groupe de soixante, tous les méharistes disponibles, se ralliant sur le détachement déjà on position à Hassi Ouchen.

*Incident d'Hassi Ouchen
et attaque de la caravane des Oulad Ziad.*

Mais avant que cette concentration ait pu se terminer, le rezzou était tombé le 11 au matin sur le détachement de Hassi Ouchen, l'avait bousculé, dispersé en partie et forcé de se retirer

devant un ennemi bien supérieur en nombre. Le détachement fut recueilli le lendemain par le lieutenant de Belenet qui venait le renforcer, tous ses hommes finirent par rallier sans qu'il y eût ni tué, ni blessé, mais plusieurs avaient été dépouillés, leurs méhara enlevés ainsi que huit carabines modèle 1890. Cet incident devait être attribué, en grande partie, à la composition du détachement formé en majorité d'engagés récents, situation due aux mesures prises l'été dernier.

Son coup fait, le rezzou prenait pour objectif une des caravanes marchant isolément, celle des Oulad Ziad, et l'attaquait, le 13, entre Hassi Ouchen et la lisière Nord de l'Erg. Le combat, qui dura plusieurs heures, fut très vif, près de 33 de nos indigènes furent tués et 31 blessés, les pertes du rezzou dans cette affaire restèrent inconnues. Vers 6 heures du soir il se retirait en emmenant 461 chameaux et un millier de moutons.

En télégraphiant cette nouvelle, le lieutenant de Belenet faisait connaître qu'il se jetait sur les traces du rezzou avec 51 méharistes réguliers, 15 goumiers montés à chameaux et qu'il comptait y adjoindre un nombre notable des Oulad Ziad qui venaient d'être raziés, mais dès le lendemain, il m'informait qu'il n'avait pu décider les Oulad Ziad à se joindre à lui et qu'il se portait sur les traces du rezzou avec son groupe.

Je lui télégraphiais qu'en raison de son faible effectif il ne devait agir qu'avec une extrême prudence, n'étant pas en mesure d'attaquer le rezzou vigoureusement, tout en s'efforçant de suivre ses traces et de signaler ses mouvements.

Opérations du contre-rezzou.

1. Du 14 au 26 décembre à l'Est de la Zousfana.

Dès la réception de ces nouvelles (14 décembre), je prescrivais à Ounif et à Colomb de serrer le service de leurs postes et de leurs patrouilles tout le long de la Zousfana et de la Saoura, depuis Duveyrier jusqu'à Beni Abbès et de tenir leurs groupes mobiles prêts à marcher.

En même temps, je priais Géryville de hâter dans ces tribus la levée du goum de 200 cavaliers que je lui avais prescrit dès le 8 décembre, de le porter d'urgence à Noukhila pour s'y relier avec le makhzen d'Ounif de façon à former au Nord et à l'Ouest de l'Erg un vaste arc de cercle de renseignements reliés entre eux et en lui donnant les instructions suivantes: « Il ne s'agit plus pour vous de poursuivre le rezzou dans l'Erg (où les chevaux ne peuvent marcher efficacement) mais de l'attendre à son retour dans la région où il passera vraisemblablement, et que vous fouillerez journellement et de le suivre rapidement avec énergie dès qu'il sera dépisté. Je lui signalais en même temps la nécessité spéciale d'avertir et de protéger la caravane des Rezalna qui, à ma connaissance, devait déboucher le 12 dans l'oued Namous, qui s'était obstinée à marcher isolément, que je n'avais pu faire avertir à temps et pour laquelle j'avais des craintes sérieuses.

Enfin je télégraphiais au commandant supérieur des Oasis en lui indiquant l'opportunité, à défaut de la réserve des méharistes qui manquait au Touat et au Gourara, de faire venir un détachement du Tidikelt, sinon pour parer aux incidents actuels, du moins pour protéger le retour ultérieur des caravanes. Cette mesure fut immédiatement prescrite par le commandant Laperrine.

En exécution de ces ordres, le commandant supérieur du cercle de Colomb tenait prêts à marcher 3 groupes mobiles : à Ben Zireg sous les ordres du commandant Boyer (1 peloton monté, spahis, détachement du makhzen) ; à Igli, où se portait la compagnie Saharienne de la Zaoura sous les ordres du capitaine Martin, pour le cas de passage du rezzou entre Taghit et Beni

Abbès. Enfin vers Mougheul, où se portait le commandant Pierron lui-même avec la compagnie Saharienne de Bechar, une compagnie montée et 2 pelotons de spahis, d'où il pouvait se porter soit vers la plaine de Tamlelt, au Nord, soit vers le Guir au Sud-Ouest, dans le cas où le rezzou échapperait à la surveillance des éléments de la Zousfana.

Enfin des patrouilles du goum des Amour se portaient en surveillance des cols du Beni Smir' entre Djenien bou Rezg et Duveyrier se reliant aux patrouilles d'Ounif.

Le lieutenant de Belenet avait retrouvé les traces du rezzou, près de Djorf el Allal sur l'oued Namous, mais il avait dû les abandonner momentanément pour aller abreuver ses méhara au Nord-Est, au redir Zaouch, d'où il avait gagné El Mona pour se ravitailler avant de reprendre la piste.

Notre crainte à ce moment était que le rezzou eût pu passer de nuit la Zousfana, soit au Sud de Taghit vers Zaouia Tahtania, soit même au Nord d'Ounif par le Grouz comme le bruit en courait à Figuig. Dans l'incertitude le commandant ramenait son groupe mobile de Mougheul à Bechar pour être à égale portée dans les deux éventualités.

Enfin dans la nuit du 23 au 24, une patrouille du makhzen d'Ounif retrouvait la trace du rezzou qui avait campé le 23 décembre au soir à quatre kilomètres au Nord d'Hassi Mezzou. Ce renseignement était apporté dans la nuit à Ounif où j'étais depuis le 20 pour y centraliser les renseignements. A l'aube, le groupe mobile d'Ounif, sous les ordres du lieutenant-colonel Quiquandon était dirigé sur Hassi Moul Heirane, avec le Mezarif comme objectif et l'ordre de se relier avec le goum de Géryville et d'agir de concert.

En même temps des détachements étaient postés de Duveyrier à Ben Zireg pour surveiller tous les cols donnant accès vers le Nord.

Dans la journée du 24 le rezzou, se sentant éventé et traqué, se jetait dans le Djebel Mezarif, massif difficile, rempli de couverts et inaccessible à la cavalerie.

Les postes téléphoniques de Taghit, d'El Morra et un poste supplémentaire envoyé dans la nuit à Ksar el Azoudj, permettant de coordonner les mouvements, les emplacements des détachements étaient, le 24 au soir, les suivants:

Le groupe mobile d'Ounif avec le goum de Géryville sous les ordres du lieutenant-colonel Quiquandon qui avait obtenu de ses troupes dans cette journée une marche forcée remarquable, au Nord, Nord-Est et Nord-Ouest du Mezarif.

Le détachement du lieutenant de Belenet (53 méharistes), renforcé de 67 goumiers des Doui Menia amenés par le lieutenant de Lachaux, chef du poste de Taghit, en route d'El Morra sur Hassi Mezzou en liaison avec le groupe précédent.

Enfin le lieutenant Hovard avec 70 mokhazenis de Taghit, en marche de Taghit sur Hassi bou Amama pour éventer la marche du rezzou s'il obliquait vers le Sud.

Le lieutenant-colonel Quiquandon arrivé à la nuit au pied du Mezarif, où il ne pouvait engager que de l'infanterie, se disposait à l'aborder à l'aube quand il reçut du commandant Mahéas, laissé en observation à Ksar el Azoudj, le renseignement que de nombreuses traces de chameaux et de piétons venaient d'être reconnues traversant la Zousfana, se dirigeant vers le Grouz et que le rezzou avait passé. Il fut reconnu le lendemain que les traces étaient celles des tribus de Doui Menia fuyant devant le rezzou, mais le renseignement était tellement précis que le colonel Quiquandon tout en laissant des détachements aux abords du Mezarif partit avec une partie de son groupe sur la nouvelle piste.

Le rezzou au contraire avait profité de la nuit pour s'enfuir précipitamment dans l'Erg vers

l'Est, abandonnant dans le Mezarif 750 moutons (la totalité de sa prise, le reste ayant été consommé), quelques chameaux, de nombreuses charges, des ustensiles.

Le 25 au matin, le caïd Sliman des Oulad Abd el Kerim resté en observation avec 50 cavaliers du goum de Géryville, soutenu par le détachement du lieutenant de Belenet arrivé d'El Morra, se jetait sur les traces du rezzou et le signalait filant à toute vitesse vers le Sud-Est à travers l'Erg dans la direction d'Hassi Ouskir.

Le même jour, le colonel Quiquandon ayant reconnu l'inexactitude du renseignement de la nuit revenait au Mezarif qu'il faisait battre par le lieutenant Rochas à la tête d'un groupe de tirailleurs et de mokhazenis qui ramassaient toutes les prises.

Le 26, le lieutenant-colonel Quiquandon ramenait sur mon ordre son infanterie à Ounif en laissant le détachement Rochas dans le Mezarif et le goum de Géryville à Noukhila en observation pour le cas où le rezzou aurait de nouveau repris sa direction vers le Nord.

Le lieutenant de Belenet suivant les traces du rezzou jusqu'au 26 au soir à 17 kilomètres d'Hassi El Meghimmin où il était obligé de les abandonner pour aller boire à Zaouia Tahtania, où le rejoignait, dans la journée du 25, le caïd Sliman avec son détachement de 50 cavaliers du goum de Géryville qui avait dû également, épuisé de fatigues, abandonner les traces. De même, le lieutenant Hovard après avoir poussé jusqu'à Hassi bou Amama avait dû rentrer le 27 à Taghit pour se ravitailler.

2. Du 28 décembre au 3 janvier à l'Ouest de la Zousfana.

A cette date (28 décembre), les derniers renseignements sur le rezzou le signalant comme ayant pris sa direction vers le Sud, c'est-à-dire comme complètement hors de l'action d'Ounif et, au contraire, dans le rayon d'action du cercle de Colomb, je prescrivais au commandant Pierron, qui avait été tenu journallement au courant par télégrammes, de prendre la direction, en plaçant sous ses ordres tous les détachements de poursuite, c'est-à-dire, outre ceux appartenant à son propre cercle (Hovard, de Lachaux), le détachement de Belenet et le goum de Géryville.

Cet officier supérieur, laissant son groupe mobile à Bechar, s'était porté spontanément de sa personne le 28 à El Morra pour y être au centre des renseignements.

Il était vraisemblable que le rezzou allait passer entre Ksar el Azoudj et Beni Abbès.

Le commandant Pierron avait donc, le 28, réparti par secteurs la surveillance de la ligne de la façon suivante:

le goum de Géryville, à NoukhiJa,

le goum des Doui Menia de Taghit, à Taghit,

le détachement de Belenet, à Zaouia Tahtania,

la compagnie Saharienne de la Saoura (renforcée des détachements des lieutenants Rousseau et Voinot des Oasis, escortant le convoi périodique dont la marche avait été suspendue) à Igli,

le groupe mobile de Bechar, en réserve à Bechar.

Le 30 à 10 heures du matin, le commandant Pierron télégraphiait d'El Morra que ses patrouilles lui signalaient le passage du rezzou dans la nuit précédente au Sud de Zafrani et au Teniet Sebbah. Il prescrivait immédiatement aux détachements de Belenet (Zaouïa Tahtania) et Hovart (Taghit) de se porter sur les traces signalées, aux forces mobiles de Bechar de gagner Kenadza et d'envoyer des éclaireurs sur Gherassa, au Sud de Béchar, sur Chebket Mennouna au

Sud-Ouest de Kenadza et sur Djorf el Torba à l'Ouest de Kenadza ; aux forces mobiles de Ben Zireg, d'appuyer sur Bechar. Lui-même ralliait rapidement Kenadza où il rejoignait son groupe mobile quelques heures après.

Parti de Kenadza le 10 au point du jour, il apprenait par une de ses patrouilles de surveillance du Guir la présence du rezzou à Djorf el Torba. Précipitant la poursuite avec un premier échelon formé de ses éléments les plus rapides et les moins fatigués, 80 spahis du 4e escadron du 2e régiment et 45 Sahariens de la compagnie de Bechar, et, prescrivant au reste de sa cavalerie et à la compagnie montée de hâter leur marche le plus possible, il rejoignait à 2 heures, à Garet Douifa (20 kilomètres au Nord de Djorf el Torba), le rezzou qui s'était arrêté pour s'installer solidement dans un massif montagneux et couvert sur la rive droite du Guir où il avait pris de fortes positions défensives. Néanmoins le commandant Pierron engagea le combat pour accrocher le rezzou et le maintenir en position jusqu'à l'arrivée des renforts, mais sans trop s'engager. Les premiers renforts composés du groupe Lachaud avec 50 Sahariens venant de Taghit arrivèrent à 4 heures 30, mais la compagnie montée ne put arriver qu'à la nuit trop tard et trop fatiguée pour pouvoir engager l'infanterie.

Le rezzou profita de la nuit pour s'évader, emportant ses morts sauf six laissés sur le terrain, plusieurs fusils dont trois armes 1886, des cartouchières pleines et abandonnant plusieurs charges, quelques chameaux et de nombreux objets enlevés à la caravane des Oulad Ziad. Nos pertes étaient de trois spahis, un Saharien de Bechar et un mokhazeni tués, et onze blessés, tous indigènes sauf le brigadier français de spahis d'Hennin très légèrement atteint.

Le 1er janvier, le commandant Pierron remontait le Guir pour rechercher les traces du rezzou pour le cas où celui-ci, après avoir fait un crochet vers l'Ouest, reprendrait la direction du Nord. Il n'y avait pas, en effet, à songer à le poursuivre dans la direction du Tafilalet.

Pourtant le lieutenant Hovart avec son détachement venu de Taghit et le capitaine Martin arrivé d'Igli avec la compagnie de la Saoura, s'engagèrent dans cette direction et, suivant les traces du rezzou à plus de 30 kilomètres, reconnurent qu'il s'était enfoncé dans la Hammada, droit à l'Ouest, ayant marché toute la nuit du 31 au 1er janvier.

Le 2 et 3 janvier, le commandant Pierron, pour le cas peu probable d'ailleurs où le rezzou aurait repris la direction du Nord, continuait à remonter le Guir. Une reconnaissance de la compagnie Saharienne était poussée jusqu'à Saheli, petit ksar situé à 15 kilomètres de Bou Denib.

En même temps j'avais prescrit le 30 décembre au lieutenant Bauger, chargé des Affaires Indigènes au poste de Forthassa Gharbia de partir avec le makhzen d'Aïn Sefra (40 cavaliers), de réunir ce qu'il pourrait de cavaliers Beni Guil et de se porter dans la direction d'Aïn el Aourak (au Nord d'Aïn Chaïr), pour y patrouiller, y recueillir des renseignements et se mettre en relation, si possible, avec le commandant Pierron. Le lieutenant Bauger était, avec 70 cavaliers, le 4 janvier à El Ourak, d'où, sur les renseignements reçus du commandant Pierron, je lui prescrivais de rallier Forthassa.

Le 6 janvier, le commandant Pierron ramenait son groupe mobile à Bechar, par El Hadjoui et Bou Kars.

Le 7 janvier, la compagnie de la Saoura reprenait la direction de Beni Abbès, le détachement de Belenet, la direction d'Hassi Ouchen, où l'attend un ravitaillement et où il doit patrouiller jusqu'à la rentrée des caravanes du Gourara.

Le 3 janvier, le goum de Géryville quittait Noukhila pour rallier El Abiod.

Conclusions

Le résultat aurait certes été plus complet si le rezzou avait pu être anéanti d'un seul coup de filet et si l'on avait pu rentrer en possession de la totalité de ses prises. Deux fois il a été sous la main et deux fois il a pu s'échapper à la faveur de la nuit.

Toutefois, je crois qu'il faut s'estimer heureux du résultat, même partiel, ainsi obtenu. Le rezzou a tourbillonné pendant 15 jours, rejeté d'un de nos groupes à l'autre et fort en peine de trouver une issue. Il n'a fini par s'échapper que très fortement éprouvé. En outre des six cadavres qu'il a laissés sur le terrain à Garet Douifa, il a semé de nombreuses sépultures relevées par le lieutenant de Belenet et a dû emporter des morts. Il a été obligé d'abandonner une partie de ses prises et rentrer avec des chameaux qui, exténués de fatigue, ne pourront vraisemblablement pas résister au dur climat du Nord.

L'appréhension chez Bou Amama, *qui l'avait envoyé*, a été grande, ainsi qu'il résulte d'un télégramme du 10 janvier du commandant du groupement mobile de Berguent faisant connaître « que six indigènes de l'entourage de Bou Amama ayant pris part au rezzou contre les Oulad Ziad, étaient rentrés le 5 janvier à la Zaouïa, ignorant le refuge actuel de leurs compagnons dispersés par nos forces et ayant vive inquiétude sur leur sort ». Il y a bien des chances pour que la leçon profite, que nos adversaires se rendent compte qu'il y a une police organisée, et pour que les risques de l'entreprise fassent hésiter les moins audacieux tout en rendant les autres plus circonspects.

C'est, en effet, la première fois que l'ensemble du nouveau système de protection mobile a eu à jouer et a eu l'occasion de faire, si je puis ainsi dire, « une première expérience de mobilisation ». A cet égard, il n'y a qu'à féliciter chacun de l'initiative, de la vigueur, de l'entrain et de la précision avec lesquels il a opéré.

Les détachements fort éloignés les uns des autres se sont rencontrés à l'heure opportune au point voulu.

C'est ainsi que, dans la soirée du 24 décembre, le groupe mobile de Beni Ounif, le goum de Géryville, le makhzen de Taghit, le détachement de Timmimoun se trouvaient tous reliés les uns aux autres et en contact avec le rezzou.

De même à Garet Douifa, le groupe mobile de Bechar, le makhzen de Taghit, le détachement de Timmimoun, la compagnie Saharienne de la Saoura, arrivaient sur les lieux de l'engagement à quelques heures d'intervalle.

J'en ai déjà exprimé ma satisfaction à tous les chefs de détachements et je serais très heureux si l'autorité supérieure pouvait sanctionner cette appréciation à leur égard.

Je dois même ajouter que si, comme je le crois, la leçon a réellement porté pour l'avenir, je me demande si l'on doit regretter que, le 24 décembre au Mezarif et le 31 à Garet Douifa, le rezzou ait pu s'échapper de nuit avant d'être attaqué à fond sur les positions où il s'était établi. On lui eut très vraisemblablement repris la plus grande partie de ses chameaux et fait éprouver de fortes pertes, mais il ne faut pas perdre de vue que ce rezzou était composé de l'élite de l'entourage de Bou Amama, des gens les plus aguerris, presque tous armés de fusils à tir rapide. Leur défense eût été désespérée, favorisée les deux fois par un terrain admirablement choisi et que les officiers qui l'ont parcouru depuis ont reconnu comme se prêtant à la meilleure défensive. Nous aurions donc subi de notre côté, quel que fût notre succès, des pertes extrêmement sérieuses, tandis que, si la leçon porte réellement, le résultat aura été obtenu avec un minimum de pertes.

Toutefois il y a lieu de tirer profit des enseignements donnés pour perfectionner le système:

1. Il ressort d'abord que si, dès le début, on avait eu sous la main, aux Oasis, un groupe de méharistes réguliers suffisamment fort, les entreprises du rezzou auraient probablement échoué. Il ne faut pas perdre de vue, en effet, que la police intérieure de l'Erg ne peut être faite que par des méharistes et que les goums n'y peuvent suppléer, les chevaux ne pouvant opérer efficacement dans l'Erg. Il faut donc distinguer nettement *l'Erg* réservé à l'action des méharistes: et sa *périphérie* où la cavalerie reprend son efficacité. Comme conséquence, obligation pour le commandant supérieur des Oasis de conserver toujours en main un groupe de méharistes compact prêt à agir. Ce rôle incombera aux méharistes de la compagnie Touat-Gourara fusionnée en une seule, mais pour qu'ils ne soient pas dispersés à la garde des différents points, il est essentiel de ne pas réduire inconsidérément l'effectif de cette compagnie et d'en maintenir les fantassins à l'effectif indiqué par mes secondes propositions.

2. Je crois que la nécessité de la constitution d'un groupe de méharistes dans le makhzen de Géryville, à laquelle l'année dernière il avait été fait des objections, est maintenant suffisamment démontrée. Or, jusqu'ici, je n'ai pu l'organiser qu'à l'état embryonnaire parce qu'il est impossible d'exiger de ces gens un service pénible et presque permanent dans l'Erg, à grande distance de chez eux sans leur donner un sou. Il sera indispensable d'attribuer à ce makhzen une solde, si minime soit-elle, par exemple pour un effectif de 25 seulement, mais pouvant être attribuée alternativement à ceux effectivement employés. Je ferai, du reste, des propositions spéciales à cet effet.

3. Sur la Zousfana la cavalerie est notre meilleur facteur. Contre le rezzou, l'infanterie montée est un élément essentiel d'appui et de repli et donne du mordant et de la confiance aux échelons qui la précèdent, mais il lui est très difficile, sinon impossible d'arriver à temps pour l'engagement.

C'est pourquoi il doit être bien entendu qu'aucun des éléments cavaliers actuels, spahis, Sahariens, makhzens ne saurait être diminué. Je demanderai même certainement un renforcement du makhzen d'Ounif qui, actuellement, avec les courriers, les escortes, les convois, s'égrène au point qu'on n'a pu en réunir qu'une vingtaine pour le groupe mobile du lieutenant-colonel Quiquandon. Je n'en ai pas demandé le renforcement au moment de la suppression du makhzen de Figuig ; je me suis trompé. Je me suis trop laissé aller à ne considérer que l'Ouest, perdant de vue qu'au Nord, entre Bechar et Forthassa, subsiste une trouée qu'Ounif seul surveille et où de ce côté, ce poste est en première ligne.

La nécessité prochaine de couvrir au Nord les chantiers du chemin de fer entre Ben Zireg et Bechar fera ressortir plus nettement les mesures à prendre pour la protection de cette zone et m'amènera à faire des propositions de détail.

4. Au point de vue de la rapidité des renseignements et de la coordination des mouvements des divers détachements, le télégraphe et le téléphone depuis Aïn Sefra jusqu'à Taghit nous ont rendu les plus précieux services, mais n'ont fait que mieux ressortir le défaut de cette communication rapide entre Taghit et Beni Abbès d'une part et avec tous nos postes de première ligne d'autre part ; Fortbassa notamment et peut-être même Berguent auraient pu être mis en mouvement efficacement si l'on avait été reliés à eux par le télégraphe, et cette nécessité se ferait encore bien plus sentir si l'incident se produisait à l'Ouest au lieu de se produire au Sud. Il est inadmissible que ces moyens modernes et dont la construction est si peu onéreuse dans ces pays,

ne soient pas appliqués dans le plus bref délai à tous nos postes de première ligne. J'espère encore que les demandes que j'ai faites à ce sujet dans mes propositions pourront être réalisées le plus tôt possible.

5. Enfin il faut observer que tous les rezzous qui opèrent maintenant sur notre territoire ou sur nos confins, sont mieux armés que nos gens. Ils ont tous des fusils à tir rapide, beaucoup des fusils modèle 86. Tous nos mokhazenis réclament la carabine modèle 90 ; quelles que soient les objections, j'estime que c'est une mesure à laquelle il faudra certainement en venir. Certes l'armement 74 n'est pas mauvais, mais beaucoup d'armes en service sont usées; l'arme et les munitions sont lourdes: on est obligé de restreindre le nombre de cartouches confiées à l'homme. Enfin surtout, nos indigènes sont très impressionnables: ils ont une très grande confiance dans l'arme 1886 : sitôt qu'ils entendent du côté adverse les détonations du 86 - ce qui leur arrive souvent - ils sont démoralisés; la supériorité de l'armement les affole; il est regrettable de les placer ainsi a priori dans une situation d'infériorité.

Il y aurait tout avantage à les armer en 86. On n'a pas à craindre les désertions. On n'a jamais vu depuis bien longtemps un mokhazeni désertier. Les deux délits de désertion et de vente d'armes sont infiniment moins fréquents chez les mokhazenis que dans les régiments étrangers, aux tirailleurs et même aux spahis.

Aïn Serra, le 13 janvier 1905.

A AYNARD.

Votre lettre m'a apporté une vraie joie.

J'étais bien satisfait de la façon dont mon monde avait marché, mais je ne savais pas si l'on s'en rendait bien compte et je ne pouvais pas trop faire valoir ma marchandise. Déjà le télégramme du gouverneur m'avait été au coeur et je m'étais empressé de le communiquer à tous. C'est avec ces témoignages à propos qu'on obtient des gens le maximum pour le présent et plus encore pour l'avenir. Le fait est qu'ils ont donné avec une précision et un ensemble dont je vois avec plaisir que vous avez eu la sensation. Mais vous n'avez pas idée à quel point on l'avait sur place. Je ne vous l'aurais pas écrit sur le moment pour ne pas paraître faire mousser l'affaire, mais, puisque vous l'avez compris, je puis bien vous dire que rien n'était palpitant, pendant mes 5 jours d'Ounif, comme cette vie au téléphone où je couchais, ayant envoyé dès la première heure des appareils et des télégraphistes à Ksar el Azoudj, à El Morra. Je causais avec le premier, pour transmettre les renseignements au second, me remettre l'oreille à Taghit, en recevoir des tuyaux que je repassais à Bechar, reprendre Ksar el Azoudj, entendant la voix de Belenet à 160 kilomètres, celle d'Hovart à 95, celle de Quiquandon à 45 ; et sentant ainsi l'écheveau se débrouiller, menant l'attelage comme s'ils avaient été tous sous l'oeil ; il y avait là une sensation suraiguë d'action et de direction. Comme me le disait l'un d'eux, repassant ici ce matin, Fournier, « on se sentait tous en liaison et on avait l'impression de se rejeter le rezzou comme une balle ». Ils ont tous été débrouillards, initiatifs, et prudents dans la mesure qui convenait. C'est une bonne première expérience de système, et qui a eu aussi l'avantage d'en bien faire toucher les lacunes: la lenteur de la mise en train de Géryville, malgré mes objurgations, mais qui ensuite s'est bien rattrapé ; le défaut du gros paquet de méharistes des Oasis comme premier élément de poursuite - réserve qui doit toujours être là sous la main et y sera désormais - quelques maladresses de détails que leurs auteurs ont bien senties - le grand inconvénient de n'avoir pas le télégraphe jusqu'à Beni Abbès, dont vous savez sans doute que j'ai demandé la prolongation à l'autorité militaire il y a un

mois en première ligne sur les crédits de 1905 et que j'espère qu'on va me donner - l'insuffisance du makhzen d'Ounif dont j'ai demandé l'augmentation.

J'avais craint que vous ne trouviez pas le succès assez complet, mais vous avouerais-je que, pour ma part, je ne désirais pas davantage, et voici pourquoi: on a failli les cerner dans le Mezarif, il s'en est fallu de quelques heures, c'est vrai ; de son côté Pierron dit que s'il avait eu, sans une faute de détail, ses renseignements deux heures plus tôt, son infanterie arrivait à temps à Djorf el Torba pour attaquer - eh bien! franchement, de vous à moi, je préfère qu'il en ait été ainsi. Il a été reconnu depuis en parcourant les deux positions qu'ils y avaient des abris de tireurs excellents, que la montagne était formidable, de plus, c'étaient les meilleurs soldats de Bou Amama, si donc, cernés, ils s'étaient battus en désespérés, nous eussions au dire de tous eu 60 hommes par terre en chacun des deux points. Or, franchement, même au prix de quelques chameaux de plus repris, au prix d'une centaine d'hommes par terre chez eux, cette *casse* eût été dure à faire digérer en France, et l'on eût trouvé, peut-être à bon droit, que c'était payer trop cher; la mode n'est pas, chez nous, aux sacrifices sanglants. Comme, d'autre part, je crois la leçon excellente, qu'ils ont laissé assez de plumes, éprouvé assez de pertes, et connu assez de risques, pour se frotter moins volontiers à une maison qu'ils reconnaissent mieux gardée, je crois qu'en somme il vaut mieux qu'il en ait été ainsi et que nous nous en soyons tirés avec nos trois spahis et nos deux mokhazenis seuls tués, et je pense que c'est bien votre avis et celui du gouverneur.

Ce n'est pas naturellement celui de quelques pourfendeurs d'ici qui déplorent qu'il n'y ait pas eu la « grande salade », mais moi qui en connais les risques et la responsabilité, je le déplore moins. Faute de groupes Gourara, Belenet à été tout à fait épatant dans sa constitution rapide d'un goum de méharistes improvisés et dans son raid rapide et soutenu.

Aïn Serra. le 18 janvier 1905.

A VICTOR BARRUCAND.

Merci de la deuxième suite de *l'Ombre de l'Islam*, c'est, je vous assure vraiment, une très belle chose et unique ; et cela vaudrait bien le volume d'autant plus que la lecture dans un journal est toujours ingrate et que c'est difficile à conserver. Mais je trouve que c'est tout à fait mis au point et je vous fais bien mon compliment. C'est un travail non sans tristesse que vous faites là, mais avec son charme aussi qui doit vous prendre et vous détendre du dur labeur journalier.